

Mémoires d'une autre vie

*A la croisée des chemins
de l'Abbé Pierre,
du Père Callade
et de l'Abbé Noir de Chazeurnes*

Christian Rodrigues

Mémoires d'une autre vie

*A la croisée des chemins
de l'Abbé Pierre,
du Père Vallade
et de l'Abbé Noir de Chazournes*

Christian Rodrigues

Devant une page blanche, aujourd'hui, je me demande comment répondre à la demande qui m'est faite de raconter les événements que j'ai vécus avec Emmaüs.

Comment faire un bilan de soixante dix-sept ans de vie et de ce qui l'a marquée ? Tant de moments importants, tant de rencontres exceptionnelles se sont entremêlés dans ma mémoire.

Je suis né en février 1939, dans une famille pauvre, alors que la guerre faisait rage, le troisième d'une fratrie de six enfants, quatre garçons et deux filles.

Notre père avait fui la misère de son pays, le Portugal, dans les années 30, à l'âge de dix-huit ans. Passé en fraude, grâce ou malgré un passeur malhonnête qui l'abandonna lâchement dans les massifs des Pyrénées, lui qui avait vécu sa jeunesse comme berger dans la montagne, sut comment survivre et arriva enfin en France, de l'autre côté des Pyrénées.

Fier et courageux, de petit boulot en petit boulot, mon père fut vite accepté et apprécié. Successivement vendangeur, maçon, ferrailleur, il finit sa carrière professionnelle spécialiste du découpage au chalumeau.

Il posa définitivement ses valises à Angoulême. Après la guerre, il fallait déblayer les trains, les traverses de chemin de fer, les grues, les bâtiments métalliques détruits, etc. Et il s'avéra alors un des plus compétents de son entreprise à cette tâche de découpage.

Nous vivions alors dans un taudis de deux pièces insalubres avant que son patron ne rachetât un baraquement en bois qui avait servi à loger des réfugiés espagnols. Il fut installé à l'entrée du chantier et nous y emménageâmes. Nous devenions concierges chez ce ferrailleur. Nous y vécûmes toute notre adolescence. Plus besoin d'aller à la fontaine au bout de la rue pour faire sa toilette, plus de ce taudis sans fenêtre, sans air, sans eau. Nous revivions. Finis surtout ces lieux maudits d'où les bombardements nous avaient souvent chassés lorsque les bombes tombaient sur la gare d'Angoulême toute proche. Heureusement nous fûmes épargnés par celle qui traversa le toit de la maison mitoyenne et que mon père eut le courage de désamorcer. Nous revivions donc.

Notre mère, quant à elle, mécanicienne sur machine à coudre, travaillait dans une usine à la confection de chaussons de feutre. Elle avait perdu sa mère très jeune et son père, serrurier, l'avait élevée avec ses frères. Elle devint la femme de la maison. Notre nouveau logement était composé de quatre chambres et d'une grande cuisine, avec eau courante et électricité. C'était pour nous un vrai palace mais difficile à chauffer l'hiver. Les planches mal jointes laissaient passer l'air froid, les vitres, givrées le matin, étaient certes très jolies mais ne nous poussaient guère à sortir du lit. Nous y vivions pourtant heureux. L'énorme cuisinière était là pour nous réchauffer.

Lorsque j'obtins mon certificat d'étude primaire, j'estimai qu'il était temps pour moi de travailler. J'avais treize ans et demi. Je cherchai donc un garage qui acceptât de me prendre en apprentissage. Le soir même de ma recherche, je l'avais trouvé. Je désirais ainsi soulager mes parents financièrement. Mon frère aîné fit pareil, il devint apprenti chez un maréchal-ferrant.

Toute mon adolescence, j'habitais à côté d'un énorme tas de ferraille. Malgré les interdictions fréquentes de mon père, je profitais du départ des ouvriers pour fouiller dans ce précieux tas. Tous mes loisirs, je les passais à réparer mille et une merveilles. Je me découvrais un don de bricoleur qui me resta toute ma vie.

Un jour de 1954, j'avais alors 15 ans, j'entendis l'appel de l'Abbé Pierre. Je lui fus très reconnaissant de parler au nom de et pour les pauvres. J'avais l'impression qu'il parlait aussi pour ma famille. Nous avions pourtant tout ce qu'il nous fallait, notre père ne ménageait pas sa peine en battant la campagne sur son vélo pour nous ravitailler. Cependant la guerre et les privations nous avaient beaucoup fragilisés. Et nous fîmes de nombreux séjours en sanatorium en prévention de la tuberculose durant notre adolescence.

L'année suivante, je fis une autre rencontre, décisive aussi pour le reste de ma vie. J'avais seize ans quand un ami de la famille, au courant de ma santé précaire, suggéra à mes parents de m'envoyer avec son fils en centre de vacances. Ce dernier, avait, l'année passée, été enthousiasmé et désirait y retourner.

« Ils partent demain mais si nous allons immédiatement voir M. l'Abbé Noir de Chazournes, un homme extraordinaire, je suis persuadé que ça peut s'arranger. La montagne lui fera beaucoup de bien. »

Ainsi, le lendemain, je partais avec un personnage comme on en voit rarement. Ce fut la naissance d'une amitié qui dura trente sept ans. L'Abbé compta beaucoup pour moi, nous vécûmes ensemble tant de moments inoubliables. Son décès en 1991 m'affecta beaucoup.

Je partis donc dans les Pyrénées pour un mois dans un camp avec plus de cent jeunes de douze à dix-sept ans. J'allais vivre ma première grande aventure, des moments exaltants, et avoir l'opportunité de révéler mes talents. D'abord, mes compétences de jeune mécanicien furent mises à contribution pour réparer une jeep surmenée et malmenée par le chemin que, chaque jour, elle devait faire pour nous ravitailler. Il y avait tant de bouches à nourrir ! Puis, ce fut le car poussif qui nous avait amené qui eut besoin de moi. Je devins ainsi presque indispensable. Un personnage important. A seize ans, cela compte beaucoup.

L'année d'après, je réussissais mon CAP de mécanicien automobile et je passais une nouvelle fois mes vacances dans les Pyrénées, dans le camp de l'Abbé. J'y retournai avec plaisir, d'autant que j'avais obtenu mon brevet d'animation, le BAFA.

D'année en année, j'encadrais ce camp, en tant qu'animateur puis directeur, et enfin président de l'Association Les Isgles jusqu'en 2000. Je reviendrai plus

tard sur cette Association créée par l'Abbé Noir de Chazournes.



Lorsque les vacances s'achevaient pour les jeunes, le travail continuait, et mes compétences étaient encore sollicitées car il fallait toujours vérifier et remettre en état le matériel : toiles de tente, lits picots, véhicules... Et puis, pendant le camp, nous prenions des photos que nous développons au retour. Un album circulait dans toutes les familles des participants pour y choisir celles que chacun aimerait avoir. C'est ainsi que certaines nuits, on pouvait me voir circuler sur ma bicyclette à des heures impossibles entre la Madeleine et Saint-Michel où je me rendais pour développer, avec des moyens rudimentaires, des milliers de photos.

En 1959, je fus appelé sous les drapeaux : Montluçon, Clermont-Ferrand, Metz, l'Allemagne et puis l'Algérie pour les six mois imposés. Enfin, je fus affecté, comme maréchal des logis, au Mans, à l'école des enfants de troupe, mon diplôme d'encadrement de centre de vacances ayant influencé mon orientation.

Je découvris un nouveau métier auprès d'enfants. J'avais la charge de quarante petits gars de douze à treize ans, souvent fils de gendarmes ou de militaires. Volontaires ou pas, ils étaient là pour être instruits et devraient rembourser les frais d'éducation à la France en lui donnant un temps ou leur vie sous les drapeaux. Je m'attachai beaucoup à eux et j'eus beaucoup de difficultés à supporter de devoir les faire marcher au pas cadencé et défiler dans les parades. Je m'occupais surtout de l'encadrement des loisirs et cela me convenait mieux.

Je fus démobilisé en 1961 et je repris l'encadrement du camp de vacances de l'Abbé. Nous y reçûmes alors un groupe de jeunes orphelins envoyés par l'orphelinat Leclerc Chauvin d'Angoulême.

Dès notre retour, je fus immédiatement embauché par leur directeur. Je fus le premier animateur provenant de l'extérieur, les orphelins les plus âgés prenant habituellement en charge les plus jeunes. Le directeur lui-même y était entré enfant.

Cet établissement vivait en totale autarcie, de grands murs, une énorme bâtisse, d'immenses dortoirs, une ferme avec des animaux, vaches, cochons, couvées, des prairies, des vignes... mais pas de salle de jeu. Nous allions faire disparaître les chais, ses barriques et pressoir pour y construire ce qui, à mes yeux, était indispensable. Les enfants étaient aux anges. Bientôt baby-foot, jeux divers allaient remplacer un matériel dont on pouvait se demander ce qu'il faisait là. La prairie donna naissance à un terrain

de football, il n'y aurait plus de vendange non plus. L'orphelinat, don d'une riche famille, était sous la tutelle de la mairie d'Angoulême. Mais à qui était destiné le vin ? Je ne le sus jamais. Les enfants vendangeaient mais je doute qu'ils buvaient le jus de raisin.

Ces enfants, une cinquantaine, étaient âgés de six à dix-huit ans. Quelques uns étaient orphelins, mais les autres, pour la plupart, avaient été retirés à leur famille, pauvres enfants égarés qui ne demandaient qu'un peu d'affection. Je m'employai à leur donner un peu de bonheur. Pendant le mois de juillet, je partais avec un groupe rejoindre le camp de l'Abbé Noir, et j'alliais ainsi travail et loisir. Les propres enfants du directeur devinrent eux aussi animateurs à ce camp de vacances. Ils furent tous les trois très dynamiques et fort appréciés.

J'entraînai également ma mère à l'orphelinat et au camp de vacances des Isgles où elle deviendrait cuisinière, lingère, femme à tout faire, ainsi que ma sœur et belle-sœur, et ce, pendant plusieurs années. Toute ma famille serait aussi mobilisée pour la construction du chalet de Tramezaygues et la rénovation de la maison acquise en Espagne, l'Association les Isgles se développant. Nous y vécûmes de magnifiques moments avec de nombreux amis dans la joie et la bonne humeur.

En 1964, Robert Vallade, prêtre charentais, missionnaire à Kobé, au Japon, vint à la paroisse de l'Abbé Noir de Chazournes, à Saint-Michel, pour y parler de son travail et de ses préoccupations. Lui et l'Abbé se connaissaient, ils avaient été ordonnés prêtre en même temps, à Angoulême, en 1939.

Au lendemain de la guerre, le Japon était dévasté et les pauvres y étaient très nombreux. Le Père Vallade ne put rester insensible et décida d'être au plus près de ces pauvres gens en devenant chiffonnier. Avec une charrette, il allait fouiller les poubelles de la ville, récupérant métaux, papiers et chiffons. Il apprit alors qu'un groupe de chiffonniers avait créé à Tokyo une Association pour travailler ensemble et mieux tirer profit de leurs récupérations. Il demanda à les rencontrer et il découvrit la cité des Fourmis (Ari no Kay). A son retour, il rassembla un groupe de chiffonniers et leur expliqua ce qu'il avait vu. Ils furent tout de suite d'accord et une première Communauté fut créée à Kobé. Un bâtiment fut très vite construit, il comprenait quelques chambres, des salles communes, des lieux de stockage et une cour pour garer les charrettes.

Dans les années soixante, une deuxième Communauté vit le jour dans le bidonville d'Osaka, puis une école de quartier pour les enfants défavorisés. Le quartier était surtout habité par des « intouchables » où la prostitution, l'alcool bon marché faisaient des ravages. Le Père Vallade entendit dire que des parents ne pouvaient pas nourrir leurs enfants et les vendaient dans les milieux de la prostitution, créant ainsi des situations insoutenables. Il racheta alors ces enfants qui vivaient au sein de la Communauté. Et je les formerais, plus tard, au bricolage et à la récupération des objets ramassés par les Compagnons. Le Père Vallade fut profondément choqué de voir les pauvres mourir dans la rue. Il n'y avait pas de sécurité sociale, pas d'aide pour les vieux. Seules les grandes entreprises assu-

raient leurs ouvriers. Il projeta très rapidement de créer un hôpital pour les plus pauvres.

C'était pour essayer de trouver de l'aide que le Père Vallade était en France. Il lui fallait beaucoup d'argent pour financer un tel projet, les Communautés ne rapportant pas assez. Il décida de faire des conférences dans toutes les paroisses qui accepteraient de lui venir en aide, d'où sa présence à Saint-Michel. Lorsque je le rencontrai, il me demanda si je pouvais, le dimanche, le conduire. J'acceptai volontiers, et pendant de nombreux mois, j'allais sillonner la France avec lui. De discussions en discussions, il me dit combien je pourrais lui être précieux au Japon si j'acceptais de partir avec lui.

L'Abbé Pierre le reçut, ainsi que des Communautés, et il assura de le soutenir. Lorsqu'il repartit, ce fut avec confiance sur l'avenir de son projet. Quant à moi, je laissai mûrir l'idée d'aller un jour le rejoindre au Japon.

Un beau jour de 1965, je vis débarquer, sur mon lieu de travail, à l'orphelinat, l'Abbé Pierre. Il avait appris mon projet de rejoindre le Père Vallade et voulait me rencontrer et me proposer de vivre un certain temps en Communauté à Emmaüs. J'acceptai de bon cœur et je rejoignis la Communauté de Notre-Dame-de-Bondeville en Normandie.

Je fus tout de suite à l'unisson du mouvement Emmaüs que je découvrais enfin. Il répondait parfaitement à mes aspirations. J'étais dans mon élément. Je suis un manuel et je me suis trouvé tout de suite à l'aise. La récupération, la ferraille, je connaissais. J'avais baigné dedans si longtemps. J'étais désormais sûr de pouvoir vivre dans une Communauté, et ce serait au Japon.

L'Abbé Pierre nous rendait visite de temps à autre, comme il le faisait dans chaque Communauté, il passait un moment avec tous et faisait partager ses préoccupations sur les appels au secours qu'il recevait. Il soulignait combien le travail de chacun était important et soulageait beaucoup de familles. Il était toujours par monts et par vaux, allant d'un pays à l'autre car il se créait des Communautés à l'étranger depuis peu et beaucoup qui avaient entendu parler de lui demandaient son aide. Je le trouvais souvent découragé de ne pouvoir agir mais toujours aussi percutant et révolté que dans son appel de 1954.

Un an plus tard, j'étais prêt à partir au Japon. Je ne savais pas ce que je ferai là-bas mais je partais confiant avec le soutien des Compagnons et de l'Abbé Pierre. Pour moi, le Père Vallade était un second Abbé Pierre, aussi combatif, et animé d'une flamme capable de déplacer des montagnes.

Muni de quelques bagages, d'un visa exceptionnel de trois ans, de mon permis de conduire international et de quelques vaccinations obligatoires, je montai dans l'avion pour le bout du monde. Et pour un baptême de l'air, ce fut un sacré baptême !

Les étapes trop courtes ne me permirent pas de voir grand chose sinon en volant à basse altitude à l'approche des aéroports. Je fus vraiment impressionné par celui de Hong Kong car il fallait, contre la montagne, plonger brutalement et atterrir sur une portion réduite de terre remblayée sur la mer. D'un saut de puce, je fus à Tokyo. Personne ne m'attendait à l'aéroport, alors je repris un avion pour Osaka. Là encore, personne. Je m'inquiétai un peu. Je m'adressai alors à un employé et lui expliquai, avec difficulté, ma situation. Comprenant mon désarroi, il m'aida et réussit à faire prévenir le Père Vallade de mon arrivée. En fait, celui-ci avait chargé quelqu'un de m'attendre à

Tokyo et de me garder une nuit avant de m'envoyer à Osaka. Mais cette personne avait tout simplement oublié !

Mon arrivée en pleine nuit, ou plutôt au lever du jour, à la Communauté, du nom de « Gyo Kokai » (la lumière du matin) fut pour moi tout un symbole. Après quelques heures de repos sur un bon tatami, me voilà dans le bain !

Je visitai très rapidement la Communauté. Tous les chiffonniers étaient déjà partis avec leurs charrettes pour faire leur récolte quotidienne. Deux grands bâtiments, que j'ai d'abord cru construits en béton avant de connaître les procédés locaux de fabrication légère, abritaient, au rez-de-chaussée, une réserve pour les collectes de papiers, chiffons, ferraille..., et un endroit pour stocker les charrettes ; à l'étage, des chambres de trois mètres carrés. Chaque pièce était meublée à l'identique, trois tatamis, une table basse et un placard enfermant le futon, sorte de couette que l'on sort le soir pour dormir. Certains chiffonniers dormaient, comme ils l'avaient toujours fait, dans leur charrette, mais enfermés dans une cour, protégés de tout vandalisme. A l'étage, également, étaient aménagés une salle de réunion et un espace pour le repas. Par une sorte de guichet, j'aperçus une femme qui préparait le riz du petit déjeuner dans la cuisine. Je ne m'attendais certes pas à avoir du pain et du café au lait en me levant, mais le riz, dès le matin, eut du mal à passer. Il faudrait pourtant que je m'y habitue. De la terrasse des bâtiments, je contemplai le quartier avec ses toits de tôles ondulées et ses milliers de fils électriques qui partaient dans tous les sens, dans l'anarchie la plus totale. J'étais à Kobé.

Après une matinée à prendre quelques repères dans le quartier où grouillait une multitude saisissante, je fis la connaissance des chiffonniers. On me présenta Tanaka qui serait chargé de me guider les premiers temps, et qui, surtout, serait mon professeur de japonais.

Ancien kamikaze, jamais parti avec son avion, il avait appris le français dans une école en Chine lorsqu'il était militaire. Il me fut d'un grand secours.

L'après-midi, avec le Père Vallade, nous allâmes à la gare pour rejoindre la seconde Communauté à Osaka. Mon premier bain de foule dans le train bondé m'impressionna fortement ainsi que la discipline incroyable qui y régnait. Tout le monde s'alignait parfaitement à l'emplacement de l'ouverture des portes de wagons. Une fois entrée, la foule était compressée par deux agents, qui, en marche arrière, refoulaient les derniers pour fermer les portes.

Le bidonville d'Osaka était encore plus important que celui de Kobé. Je n'eus pourtant pas l'impression de changer de ville. Je compris plus tard que c'est une seule et même immense agglomération de plusieurs millions d'habitants. La Communauté était, comme à Kobé, installée au cœur d'un quartier grouillant de gens pauvres mais chaleureux et accueillants. En soirée, on me tendit une petite bassine et on m'entraîna vers le bain public du quartier pour prendre ce qui deviendrait le moment le plus agréable et reposant de la journée, le bain bouillant. Nous étions là une cinquantaine, hommes, femmes et enfants à discuter longuement de la vie du quartier. Les Japonais étaient un peu surpris de voir parmi eux un gaijin (un étranger).

Après une nuit dans la salle commune, sur les tatamis, dans les ronflements des Compagnons, le réveil fut très matinal. Les petites charrettes parties, le Père Vallade et moi reprîmes le train pour aller à Mino.

Le voyage du Père Vallade en France en 1965 n'avait pas été vain. Il était revenu au Japon avec des aides que l'Abbé Pierre et les Compagnons des Communautés de France et du Canada avaient pu lui donner. Et il en fit bon usage à Mino. Il créa une petite maison d'accueil pour les vieux chiffonniers sur un terrain où poussaient trois cents mandariniers et sur lequel était déjà installée une ferme

avec une porcherie d'une centaine de porcs. Un médecin japonais et quelques infirmières assuraient la prise en charge des chiffonniers. C'est sur ce même terrain qu'il espérait construire un hôpital. La vente des mandarines et des porcs, tout en apportant du travail aux Compagnons, devait aider au financement de la structure.

Ma première année fut employée à étudier la langue tout en travaillant. Lorsque Tanaka rentrait de sa collecte, nous nous mettions à trier la ferraille, extraire les matériaux tout en parlant et en écrivant sur des cahiers les signes en Kata kana et Hira gana, base de l'écriture japonaise. J'appris, longtemps après, en voyant les gens rire lorsque je parlais, qu'il m'avait enseigné le langage des chiffonniers, l'argot.

Les Compagnons me rapportaient de nombreux appareils en panne qui se trouvaient dans les poubelles. Ainsi l'idée me vint de les valoriser. Sur le toit de la Communauté de Kobé, il y avait une grande terrasse sur laquelle nous installâmes un atelier de réparation avec quelques planches.

Très vite, il y eut beaucoup de matériel réparé et on ouvrit une petite boutique pour le vendre dans le quartier. Je pus former quelques jeunes. Ils étaient avides d'apprendre et de pouvoir vivre de leur travail. Devant l'affluence de ces jeunes, nous décidâmes de prospecter les usines pour les placer. On nous proposa alors de créer dans nos propres locaux un atelier de sous-traitance pour l'assemblage de boîtes de vitesse de voitures et de quelques machines-outils. Nous aménageâmes l'espace occupé par les charrettes qui seraient garées désormais à l'extérieur.

Chaque semaine, je visitais les Communautés et voyais comment réparer, aménager, pour un meilleur fonctionnement des diverses structures. Je rencontrais le Père Val-

lade lors de réunions mais nous avions chacun nos occupations. Une nouvelle tâche allait consister à installer une casse auto.



Le désir de travail des jeunes d'Osaka nous avait conduits à échauffer ce projet. Le travail de démontage pouvait convenir à beaucoup sans nécessairement avoir une formation spécifique. De plus, les lieux s'y prêtaient, alors le projet fut lancé. Je formai rapidement une petite équipe et aménageai un bâtiment de stockage. Il fallut jongler car, au cœur du bidonville, la place était chère, et construire en hauteur s'imposa. L'accès n'était pas facile en raison de l'étroitesse des ruelles et l'encastrement des baraques. Mais notre projet se réalisa, les jeunes étaient enthousiastes. Nous commençâmes par réparer une voiture que je garderais pour notre usage. Elle nous éviterait de continuellement utiliser le train pour aller d'une Communauté à l'autre.

La casse marchait de mieux en mieux, les effectifs avaient augmenté. Les trois Communautés eurent bientôt chacune leur camionnette pour livrer la ferraille ou le papier. De plus, nous fîmes passer leur permis de conduire à

plusieurs jeunes qui purent ainsi commencer à faire des ramassages chez des particuliers ou des livraisons de matériel réparé.

Premier été ! Après un mois de pluie ininterrompue, un typhon fut annoncé. Je partis alors avec une équipe pour Mino car il y avait urgence à protéger les bâtiments plus fragiles en montagne. Mais, malgré tous nos efforts, le toit de la porcherie s'envola. Plus grave, la route d'accès fut emportée par les torrents de boue, entraînant les tuyauteries d'eau et les pompes qui alimentaient la maison des vieux et la Communauté. Il fallut évacuer tout le monde car les fondations du bâtiment ne résistèrent pas non plus. Je repartis alors à Osaka réparer un camion benne que nous avions récupéré à la casse. Et je revins avec le véhicule que l'on utilisa pour transporter des pierres. Pendant plusieurs jours, je remblayai avec des tonnes de pierre pour consolider bâtiments et route. Le tout fut sauvé in extremis, nous avons eu chaud !

Tout alla bien ensuite jusqu'à ce que le Père Vallade m'appelât à nouveau de Mino. Il m'annonça que le docteur, sensé s'occuper des vieux chiffonniers dans « leur maison de retraite », avait disparu. Il avait d'abord viré les chiffonniers sur la terrasse pour installer ses propres clients dans la maison. Et lorsqu'on le lui avait reproché ensuite, il était parti en emportant clients, lits, armoires, tables de nuit et matériel médical ! Le bâtiment se retrouvait vide et les anciens chiffonniers abandonnés sur le toit. Nous prîmes la situation en main. Nous fabriquâmes des meubles dans le style Emmaüs avec les cagettes servant à la cueillette des mandarines. Et le Père Vallade fit appel à des religieuses qui acceptèrent de prendre en charge la maison. Tout rentra dans l'ordre. Les premières réparations de fortune permirent de repartir à zéro.

Quelques temps plus tard, l'Abbé Pierre nous rendit visite pour la pose de la première pierre de l'hôpital. Pen-

dant huit jours, je le pilotai à travers le Japon. Le Père Valade et lui allèrent ensuite d'un coup d'avion rencontrer une Communauté naissante de chiffonniers à Séoul en Corée. A leur retour, ils nous racontèrent leur visite. Cette Communauté coréenne était composée de soixante-dix jeunes vivant sous une énorme toile de tente, dans des conditions épouvantables, sans eau ni électricité. Comme l'Abbé Pierre expliqua que beaucoup de Communautés s'entraidaient de par le monde, les Compagnons japonais prirent la décision de soutenir ce groupe. Osaka allait réparer trois camionnettes. Mino enverrait un couple de cochons et j'étais chargé de convoyer l'ensemble.

Quand tout fut prêt, me voilà parti pour Séoul. Les camions et les porcs me suivaient par bateau. Heureusement, les plus anciens chiffonniers de Séoul, ayant connu la colonisation japonaise, parlaient la langue, et je pus me faire comprendre pour l'essentiel. Au cœur de cette cité, le bidonville était impressionnant, encore plus pauvre qu'à Osaka. Il n'y avait aucun arbre nulle part. La guerre de Corée avait tout dévasté. Encore récente puisqu'elle s'était terminée dans les années 50, ses ravages sur le pays étaient encore visibles. Toutes les forêts avaient servi pour le chauffage et il peut faire très froid dans ce pays. J'allais vite m'en rendre compte. Le responsable, Park Su Kil, me fit visiter l'immense toile de tente où deux rangées de tatamis, surélevés de 50 cm, se faisaient face, séparées par une grande allée de 50 cm. C'était là qu'habitaient soixante-dix jeunes. Au plafond, deux ampoules se baladaient au bout de quelques fils. « On a l'électricité depuis peu, me dit-il, c'est considérable. » Un vent venu de Sibérie passait à travers la toile déchirée qui servait de porte. Une plus petite tente, à côté, servait au tri des déchets que les jeunes rapportaient dans de grands paniers d'osier. Dans la cour s'amoncelait un énorme tas de plastique. Il n'y avait pas de ferraille. Le responsable m'expliqua qu'en Corée les gens ne jetaient rien, à part le plastique. C'était donc leur seule source de revenu. Dans un coin du terrain se trouvaient la cuisine et le réfectoire. Au menu, un bol de riz agrémenté d'un piment rouge. Le repas fut vite expédié et tout le monde repartit travailler avec son panier. Et heureusement, la nuit, serrés comme des sardines sur les tatamis, nous nous réchauffions comme nous pouvions.

Lorsque les camions arrivèrent au port, nous allâmes les récupérer, mais il fut impossible de démarrer les moteurs. Le vent sibérien avait fait chuter la température à moins 20°. Il fallut chauffer avec des bidons enflammés sous les carter pour dégeler les moteurs. Ce premier problème résolu s'en posait un autre, celui de l'accès à la

Communauté. Il n'y avait pas de routes, seulement des sentiers. Le premier camion s'embourba et la boîte de vitesses cassa. Que faire alors ? Je me glissai sous le véhicule et aussitôt une dizaine de gamins firent comme moi. Ils avaient une immense soif d'apprendre. La boîte à vitesses démontée, le responsable partit à la recherche de pièces. C'est au marché noir qu'il allait trouver un pignon qui engloutirait toutes les économies de la Communauté. La seule solution serait de revendre les camions qui, de toute façon, ne pourraient pas leur servir tout de suite, sans route et sans utilité immédiate. Les cochons, en revanche, seraient utiles mais il fallait les nourrir et les faire se reproduire avant d'en tirer bénéfice.

Plus tard, dans les années soixante-dix, alors que je serais rentré en France, une nouvelle épreuve attendait la Communauté. Elle fut frappée d'expulsion, leur terrain et le bidonville furent ensuite convertis pour les Jeux olympiques de 1988. La Communauté devait donc partir et Park Su Kil envisagea alors d'acheter un terrain à la campagne pour y créer une ferme. L'Abbé Pierre et le Père Vallade promirent de l'aider. Ainsi, en 1971, la ferme fut fondée. Les cochons s'y multiplièrent. Et les jeunes y trouvèrent un lieu plus favorable à leur épanouissement que là où je les avais connus. J'en suis convaincu. Le Japon et les Communautés de France participèrent à créer cette nouvelle structure Emmaüs, implantée plus au sud, dans une zone de climat plus tempéré.

Je revins au Japon après deux mois très difficiles. Comme j'étais habitué aux colonies de vacances, on m'invita à encadrer un groupe d'enfants du quartier. Je partis avec un grand plaisir pour un mois de vacances très agréable sur la magnifique île d'Awaji-shima. Baignades, farniente constituaient notre emploi du temps, avec quelques activités quand même. Ce fut pour moi une expérience très enrichissante.

Les enfants m'avaient très vite accepté et mis à l'aise. C'était pour eux tellement nouveau de jouer avec un gaijin. Nous fîmes des parties inoubliables.



De retour de vacances, je fus contacté par un missionnaire qui s'occupait d'un foyer de marins. Il savait que j'avais servi de guide à l'Abbé Pierre pour visiter un peu le Japon. Il me proposa d'organiser des excursions pour des marins dont les bateaux faisaient escale au port de Kobe. Ces navires étaient en mer de longs mois et l'équipage n'avait que très peu de loisirs. Très à l'aise malgré la conduite à gauche sur les routes parfois très encombrées, j'acceptai volontiers.

Le « Seamens center Stella Maris » mit à ma disposition un car de vingt-cinq places, et plusieurs fois par mois, je me fis le guide pour les visites de Kyoto, Nara et toutes les merveilles architecturales du vieux Japon. Les milliers de temples, les villes et châteaux anciens n'avaient plus de secrets pour moi, au moins dans cette région-là.

Je profitai de ce moyen de locomotion pour faire découvrir aux Compagnons ces lieux merveilleux qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion de voir. Ce furent aussi leurs premières vacances.

Souvent, lorsque je sortais avec l'équipage d'un bateau, il m'invitait à rester souper avec lui. Je ne rechignais pas sur un repas accompagné de bon pain !

Pendant ce temps, les travaux de construction de l'hôpital avançaient bien. Les malades auraient une vue imprenable sur la vallée où l'on était en train de construire l'exposition internationale d'Osaka qui ouvrirait ses portes en 1970. Nous espérions, nous aussi, ouvrir l'hôpital à cette même époque.

En 1969, l'Abbé Pierre nous demanda d'organiser une réunion à Tokyo qui jetterait les bases d'Emmaüs international. A cette occasion, il fut demandé au Père Vallade de devenir son représentant en Asie – responsabilité qu'il acceptât avec plaisir. Les responsables de la cité des Fourmis

étaient présents ainsi que Park Su Kil de Corée, le Père Laposte du Canada, l'Abbé Pierre, le Père Vallade et plusieurs autres dont j'ai oublié les noms.



Enfin, en 1970, ce fut l'inauguration de l'hôpital de Mino par l'Abbé Pierre. Il porterait le nom de Kita Hara Sato-ko, une jeune japonaise étudiante en pharmacie qui travailla bénévolement avec les chiffonniers de la cité des Fourmis de Tokyo. Cette jeune fille s'était émue de leur misère et avait décidé de venir encadrer et aider les enfants. Elle avait abandonné sa famille d'un milieu très aisé pour vivre avec eux. Elle y laissa la vie en 1958, emportée par les privations et la tuberculose. Lorsque le Père Vallade l'avait rencontrée, il avait été marqué par cette jeune fille qui avait tout donné pour secourir les pauvres.

Je quittai le Japon cette même année, en 1970, épuisé, mais content d'avoir pu me rendre utile. J'y avais côtoyé des gens formidables. Je leur dois beaucoup car ils m'ont beaucoup appris. Et j'ai constaté que, comme toujours, ce sont les plus pauvres qui sont les premiers à donner et à partager.

Quant au Père Vallade, il continua de travailler au Japon dans les trois Communautés. Il en lança de nouvelles aux Philippines et en Thaïlande. Puis, il visita le Laos, le Vietnam et le Cambodge. Il décéda en 2009. Il avait reçu auparavant, en 1984, la décoration de l'Ordre de l'Empereur du Japon et avait été fait officier de la Légion d'honneur en France, en 1997. Ces quelques années à ses côtés m'ont beaucoup marqué, il a été pour moi un véritable père.

Plus tard, j'eus beaucoup de plaisir, lors des camps de jeunes en France, à rencontrer des Japonais qui avaient connu Emmaüs au Japon. Ils avaient voulu venir dans les camps internationaux et partager leur expérience.

Je suis également heureux d'avoir sensibilisé le comité d'Amis de Ruffec au travail réalisé au Japon. Le comité exprima notamment son attachement aux valeurs de partage lors du tremblement de terre de Kobé, en 1995. Il envoya une aide financière à Emmaüs destinée à aider la ville japonaise, le séisme ayant provoqué d'énormes dégâts.

De retour en France, j'eus l'impression d'avoir changé de galaxie. Je repris mon travail à l'orphelinat. Mais il était difficile de se réadapter après avoir vécu pendant quelques temps de façon si intense. C'est pourquoi, lorsque l'Abbé Pierre me contacta pour participer à l'organisation de camps internationaux de travail, je fus immédiatement partant. Que sont ces camps ? Je répondrai comme l'Abbé Pierre : « Ca ne s'explique pas, ça se vit. »

Après son appel de 1954, un mouvement de solidarité monumental avait eu lieu. Chacun avait voulu apporter ce qu'il pouvait pour venir en aide aux plus malheureux : de l'argent, des vêtements, des couvertures par milliers. Il y avait un tel besoin que tout avait été très vite utilisé. Ceux qui n'avaient rien s'étaient offerts à travailler sur les chantiers pour aider les Communautés. Certaines de ces Communautés s'installèrent durablement dans certaines villes, d'autres furent itinérantes, refusant de rester en place de peur de s'encroûter et ne plus savoir se mettre au service des plus pauvres.

Ce fut en 1963 que Jules et sa Communauté itinérante reçut une vingtaine de jeunes venus les aider pendant les vacances. L'année suivante, en 1964, à Rouen, une cinquantaine de jeunes étudiants avaient demandé à y participer. En 1965, le département de la Manche en recevait deux cents. En 1966, ils étaient mille, originaires de quatorze pays différents, dans les départements de la Loire, du Loiret et du Loir-et-Cher. En 1967, quatre mille volontaires se retrouvèrent en Italie, à Turin, Bologne et Reggio-Emilia, répartis en vingt-quatre camps. L'année suivante, ils se formèrent dans le sud-ouest de la France, de Bordeaux à Bayonne. En 1969, ils se déplacèrent au Danemark, et plus de cinq mille jeunes participèrent. En 1970, les volontaires se retrouvèrent dans la vallée du Rhône, de Lyon à Marseille.

Enfin, en 1971, je me retrouvai dans l'équipe des organisateurs. Devant l'ampleur qu'avait pris ces camps, l'Abbé Pierre demanda à Paul de Normandie - chez Emmaüs, l'on ne se connaît que par le prénom - un organisateur né, de prendre en charge, avec une petite équipe de responsables, la gestion de cette importante manifestation.

Nous étions dix, cinq femmes et cinq hommes, à devoir organiser, sur cinq départements, la venue de cinq mille volontaires. La Communauté itinérante serait chargée de leur expliquer le travail à faire. Il s'agissait pour nous de créer vingt-cinq ou trente camps par département, recevant chacun vingt-cinq ou trente volontaires. La Charente, la Vienne, l'Indre, l'Indre et Loire, le Loir et Cher furent choisis. Martine et moi prendrions la Charente. Le principe était simple, il nous fallait trouver vingt cinq lieux, y créer des comités d'Amis qui prendraient en charge les camps et ses volontaires. Nous choisîmes les chefs-lieux de cantons et contactâmes toutes les personnes susceptibles de nous écouter, municipalités, associations diverses, responsables religieux, etc. Une première réunion permit de présenter notre projet. Avec vingt-cinq ou trente jeunes et un ou deux Compagnons chiffonniers, il s'agissait de récupérer tout ce dont les gens voudraient bien se débarrasser, le vendre et en tirer le meilleur profit. Pour cela, il nous fallait un petit groupe de personnes sur place pour nous aider. Ils devaient trouver l'hébergement, la nourriture, les camions, les lieux de stockage du matériel récupéré. Ils devaient ensuite l'écouler et gérer un quart de la recette qui leur reviendrait pour aider dans leur secteur ceux qui en auraient le plus besoin. Nous reçûmes partout un accueil chaleureux. Très vite, chacun se décarcassa pour s'assurer que ce nous cherchions à faire était possible. Martine et moi nous déplaçons d'une commune à l'autre pour voir comment se mettaient en place ces différents comités.

De nombreuses écoles, libérées en juillet et en août, pourraient héberger les jeunes. Des véhicules, camions, tracteurs, charrettes seraient disponibles, avec ou sans chauffeur. Des cantines ouvriraient exceptionnellement l'été. Angoulême proposa les bâtiments de l'ancienne sécurité sociale, à l'abandon. Il y avait tous les équipements souhaités, mais malheureusement, ils avaient été vandalisés. Les employés de la mairie déploierent tous leurs efforts pour remettre tout en ordre. Les anciens abattoirs servirent pour la ferraille. A Cognac et dans la région, à Segonzac, Rouillac et Barbezieux, nous aurions droit aux hébergements prévus pour accueillir des centaines de vendangeurs. Les écoles privées dans d'autres communes nous offrirent leur internat. Nous passâmes partout aider à trouver des solutions. Comité après comité, tout se mettait en place. Tous les jeunes qui avaient déposé leur demande reçurent leur affectation. Et le grand chantier démarra. Ils arrivaient de partout. Trente deux nations étaient représentées. Les membres des comités d'Amis accueillaient et participaient aussi aux ramassages parce qu'ils connaissaient bien leur région. Ils tenaient le rôle de chauffeur, guide et animateur.



Le travail commençait comme dans les Communautés, de 8 h jusqu'à 12 h et de 14 h à 18 h. L'organisation était la même. Les uns étaient ripeurs, les autres trieurs de métaux ou préposés à la presse à carton. On n'était pas là pour refaire le monde en parole mais en acte. Le soir, si l'on se sentait encore des forces, on pouvait échanger ou fêter, autour d'un feu, l'amitié. Chacun s'étant engagé à

respecter certaines règles, sobriété, respect des autres, du travail, le camp se déroulait dans une franche camaraderie.

Garçon ou fille utilisait la masse pour casser la fonte des vieilles cuisinières. On reconnaît la force légendaire des Ukrainiennes, la finesse des Finlandaises, ceux et celles qui viennent de la ville ou de la campagne. La langue n'était pas un obstacle, le défi était lancé de tenir le coup. On n'avait que notre jeunesse à donner mais on le faisait avec ardeur.

Deux ou trois fois, l'Abbé Pierre vint pour nous soutenir et galvaniser ses troupes. Le Jardin vert d'Angoulême, avec son amphithéâtre de verdure, nous accueillit pour le grand rassemblement des camps du département. De plus, la mairie organisa une grande réception et j'eus toutes les peines du monde à faire ranger le champagne qui avait été sorti pour le faire remplacer par du jus de fruits.

Emmaüs se veut respectueux de son engagement de sobriété. D'ailleurs, sur les murs des Communautés, sont affichées des règles ou devises comme celles-ci :

« Ici tu n'es pas à l'asile. On est des hommes debout. On travaille. On gagne son pain, en Communauté, au service de ceux qui sont plus malheureux que nous. »

Ou encore :

« Si tu veux vivre en Communauté, sois : Sobre
Propre
Honnête
Travailleur
Pacifique

Que voudrais-tu qu'on fasse avec des ivrognes
des malpropres
des voleurs
des paresseux
des bagarreurs ? »

Il y eut le temps du travail, il y eut le temps de la parole, le temps de l'écoute et celui du partage.

Durant deux mois, des tonnes de marchandises s'accumulèrent sur les chantiers. La Maison du peuple à Angoulême était transformée en un immense bric-à-brac où des « trésors » furent vendus. Il y eut foule. Les jeunes peu à peu repartirent, riches d'une expérience qui, je l'espérais, déboucherait, un jour, sur un authentique engagement de leur part, qui soit respectueux de l'homme et au service du plus pauvre.

Pour les comités, le travail n'était pas fini, il fallait gérer les stocks et les écouler. Beaucoup d'entreprises charrentaises allaient pouvoir absorber les cartons, la ferraille et le verre. Ces entreprises étant en vacances en août, l'on commença à évacuer des tonnes de matériel en septembre. L'écoulement fut lent et mobilisa tous les bénévoles. Les jeunes n'étaient plus là et les bras manquaient. Je fis alors appel à l'Abbé Noir et à l'équipe de jeunes qui participait habituellement au camp de vacances. Avec le fourgon de l'Association, nous allions, chaque weekend ou jour de vacances, finir de libérer les chantiers. Certains de ces jeunes avaient d'ailleurs participé aux collectes de l'été, et au moment de vendre le matériel, ils furent surpris de voir que ce que les gens avaient jeté pouvait rapporter autant d'argent. Cette découverte fit alors jaillir une idée. Ils se dirent qu'ils n'avaient rien, mais qu'en récupérant, ils pourraient aussi faire de grandes choses. C'est ainsi que naquit à Saint-Michel une grande complicité avec les habitants de la commune qui gardaient ou apportaient, directement au siège de l'Association, du papier, du carton, du verre et des métaux. Le weekend, les jeunes triaient, lavaient les bouteilles et les vendaient. Le fourgon se garait régulièrement à l'hôpital de Girac, et pendant que l'Abbé Noir rendait visite à des malades, les employés le remplissaient de cartons pharmaceutiques ou autres. Ainsi, ces jeunes purent acheter une maison, en Espagne,

qu'ils réparèrent et qui accueille maintenant d'autres jeunes.

Pour revenir aux camps de travail d'été, nous fîmes le bilan avec chaque comité et il fut très positif. D'abord, beaucoup de monde avait participé très activement et ce grand mouvement de solidarité et d'action avait contribué à souder la population. Ensuite, nous nous montrâmes mutuellement capables de faire de grandes choses. Enfin, comme convenu, nous laissâmes une somme importante pour soulager, concrètement, sur place, les plus miséreux. Et voir, qui autour de soi en a le plus besoin, est parfois difficile. La part revenant à Emmaüs international fut, en partie, utilisée à des actions en faveur du Bangladesh où des inondations catastrophiques venaient d'éprouver les populations. Notre petite équipe d'organisateurs régla les dernières factures et résolut les derniers problèmes avant de se disperser. Le dernier blessé qui, avec le fourgon plein de batteries, avait basculé du pont des Fainéants, sur la voie de chemin de fer, à Angoulême, sortit de l'hôpital. Tout rentrait dans l'ordre. Chacun pouvait reprendre ses activités.

Martine partit en Afrique aider une Association humanitaire au service des handicapés ; je repris mon travail à l'orphelinat. Yves et Françoise décidèrent de lancer une Communauté fixe à Poitiers ; Loïc en ouvrit une à Toulouse, Bernard à Bordeaux.

L'année suivante, je participerais aux camps qui se dérouleraient de Lyon à Avignon. Basé à Valence, je n'y serais pas organisateur mais simple chiffonnier pour animer le chantier, le travail fourni l'année d'avant, en 1971, m'avait épuisé. Par la suite, la fréquence des camps diminua, chaque pays en organisa, mais sans connaître l'ampleur que nous avions connue. A présent, c'est autour des Communautés fixes que des jeunes se rassemblent,

durant les vacances, pour aider les Compagnons chiffonniers, et y vivre avec eux des moments de partage.

Après cette expérience des camps, je ne coupai pas les liens avec Emmaüs. En effet, je fus embauché dans un centre pour délinquants en Gironde, géré par l'Association du Père Le Bideau. Afin de trouver du matériel pour animer les loisirs, je fis la rencontre de Bernard, à la Communauté de Parempuyre, à côté de Bordeaux. Il nous donnait régulièrement jeux et matériels divers qui m'étaient fort utiles auprès des adolescents. Lorsque je créai un atelier d'apprentissage en mécanique, il devint mon premier fournisseur de moteurs et de pièces diverses. Grâce à cette Communauté, les jeunes eurent à leur disposition un outil formidable. Nous installâmes sur des bancs des dizaines de moteurs pour les faire fonctionner ; nous réalisâmes des maquettes splendides ; nous construisîmes des kartings, des voitures dépecées dont une serait montée en double commande pour s'initier à la conduite. Des petits délinquants, parfois voleurs de voiture par défi, purent ainsi apprendre à conduire, trouver du bonheur à faire quelque chose de leur main. Ils ne devinrent pas tous mécaniciens mais ils en retirèrent du plaisir et purent s'épanouir dans ces activités.

L'été, je continuai à encadrer, avec l'Abbé Noir de Chazournes, le centre de vacances dans les Pyrénées. J'emmenai avec moi quelques élèves qui auraient aussi l'occasion de montrer leurs connaissances avec la jeep. Des parents nous demandèrent de pouvoir bénéficier eux aussi de ces lieux enchanteurs. Ce fut ainsi que naquit une nouvelle structure, un camp de familles qui permettrait, à moindre frais, de trouver sur place tout l'équipement nécessaire pour des séjours en famille, nombreuses pour la plupart.

Bientôt, l'idée d'une construction en dur se profila. Ne pouvant pas remplacer chaque toile de tente par un bâtiment, nous optâmes pour l'édification d'un grand chalet susceptible de recevoir cinquante personnes. Nous fîmes appel à une entreprise pour la fondation des murs exté-

rieurs et nous nous chargeâmes du reste avec l'aide de bénévoles. Ainsi, pendant quatre ans, nous nous relayâmes pour la pose des cloisons, du doublage, du carrelage, pour l'installation de l'électricité, des canalisations d'eau et de gaz.

A chaque période de vacances, chacun apportait sa pierre à l'édifice. Moi-même, éducateur, je me libérais pour les congés et venais souvent accompagné de « mes jeunes délinquants » qui ne pouvaient, ou ne voulaient pas aller dans leur famille. Ils étaient très heureux de participer à une œuvre collective. C'est ainsi qu'est né à Tramezaygues, le chalet familial de l'Association Les Isgles – contraction des mots isards et aigles – nom inventé par les jeunes.

Depuis 1975, il reçoit des centaines de familles pour un prix modique. A l'étage et au rez-de-chaussée sont réparties dix chambres qui peuvent accueillir une dizaine de familles de cinq à six personnes. La grande salle commune avec sa cheminée imposante contribue à une ambiance bon enfant. La cuisine, spacieuse, permet individuellement ou en commun de préparer ses repas. Enfin, le sous-sol est le règne des enfants qui peuvent jouer au ping-pong, au baby foot ou à divers jeux de société. L'homologation de « chalet familial » accordée à cette structure n'autorise pas l'accueil de groupes constitués en centre de vacances.

C'est dans ce chalet qu'est né le projet d'achat dont j'ai déjà parlé, celui de la maison dans les Pyrénées espagnoles, fruit de la collecte de cartons, verres et métaux. Elle fut donc achetée en 1975. Sitôt finis les travaux du grand chalet, nous nous attaquâmes à la restauration de cette nouvelle maison. Dans un premier temps, elle fut exclusivement réservée aux groupes de jeunes. Tout était à faire, cloison, électricité, salle d'eau ; certains murs, que la neige abondante en hiver avait fragilisés, et la toiture, avaient besoin d'être réparés. Un temps de travail, un

temps de loisirs et petit à petit, cette maison rustique revit et reçut, au début, de nombreux jeunes, puis quelques familles. Située dans un cadre idyllique, à plus de 1200 mètres d'altitude, elle offre un panorama incroyable sur le pic d'Aneto. Ceux qui ont le bonheur d'y séjourner sont enchantés.

L'Abbé Noir, année après année, toujours premier à prendre les outils, à conduire et à animer ces groupes, fut l'artisan qui éveilla en moi, ainsi que chez beaucoup d'autres, le souci de servir.

Ces trois personnages, l'Abbé Pierre, le Père Vallade et l'Abbé Noir de Chazournes ont beaucoup influencé ma destinée et je les en remercie. La vie de ces hommes fut bien remplie et particulièrement mouvementée, émaillée bien souvent de multiples épreuves. L'Abbé Pierre, naufragé, fut secouru par miracle du côté de l'Amérique latine. Il aurait dû mourir plusieurs fois. Le Père Vallade fut gravement accidenté à moto, au Japon ; il contracta la malaria dans les camps de réfugiés au Laos ; il fut sauvé in extremis par un couple de Français à Bangkok où un très grave accident le plongea dans le coma et dans l'anonymat le plus complet. En effet, il voyageait souvent sans papier ni bagage. A Kobé, lors du tremblement de terre, il resta incarcéré dans la cour du Gijo KoKong cernée par les flammes de l'incendie gigantesque qui ravagea tout le quartier. Il sortit indemne de l'hôpital quelques jours plus tard. L'Abbé Noir, montagnard émérite, qui échappa souvent aux risques de la montagne, mourut dans un effroyable accident. De manière insensée, il traversa une autoroute, en pleine nuit, pour téléphoner aux familles des jeunes qu'il avait emmenés en pèlerinage en Pologne afin de les rassurer sur le bon déroulement du voyage. Chacun d'eux est allé au bout de son engagement.

Hier, j'ai bouclé les quelques pages écrites en me disant que je n'arriverai jamais à exprimer ce que je désirais

transmettre, et qu'il fallait que je m'arrête là. J'ai mal dormi, mais, au matin, j'étais à nouveau convaincu que je devais continuer à rédiger ces mémoires, en souvenir, et en hommage à tous ceux qui participèrent avec moi à cette grande aventure de la vie.

Dans les années 80, les camps internationaux de travail d'Emmaüs étaient un peu tombés dans l'oubli quand j'entendis dire qu'une Communauté allait voir le jour à Angoulême. Très vite, les personnes qui avaient participé au camp et animé le comité d'Amis se proposèrent de s'impliquer dans ce projet. J'en fus heureux, notre travail de l'époque avait porté ses fruits. J'étais alors trop éloigné géographiquement pour me joindre à eux, mais je leur souhaitai bonne chance.

En 1980, l'Association ADAPEI lançait la construction d'un centre d'aide par le travail (CAT) à Saint-Claud. Il devait recevoir des personnes handicapées physiques et mentales. Je posai donc ma candidature qui fut acceptée. Les jeunes délinquants m'avaient un peu usé et je pouvais me rapprocher un peu de ma famille par la même occasion.

Une fois les bâtiments livrés, tout restait encore à faire. Pendant plusieurs mois, nous fabriquâmes le mobilier et aménageâmes les locaux avec un petit groupe d'handicapés. Progressivement l'effectif augmenta.

Avec mon permis transport en commun, chaque jour, je traversais la campagne pour effectuer le ramassage des ouvriers. Une résidence permettant de loger une vingtaine de personnes viendrait compléter la structure. La tâche qui m'incomba ensuite fut d'aller chercher un groupe à l'hôpital psychiatrique. Certains y étaient internés depuis longtemps. Notre objectif était de les sortir une semaine pour voir leurs réactions et évaluer leur capacité à s'adapter à un autre environnement. Nous voulions les réadapter à une vie sociale et professionnelle, leur redonner la fierté des êtres humains reconnus et respectés, la dignité de ceux qui gagnent leur vie en travaillant. Lorsque j'entrai dans l'immense salle de l'hôpital, je fus frappé de découvrir une centaine de personnes tournant en rond, et à chaque porte, un infirmier qui surveillait. J'étais très mal

à l'aise. Je récupérai ceux qui devaient venir avec moi et je les sentis alors très heureux de partir, tout comme moi. Le centre de l'ADAPEI leur proposa différents travaux de sous-traitance. La première équipe, déjà dans le coup, montra aux nouveaux l'exemple de la tenue, du respect des autres, de la concentration nécessaire pour la vie en collectivité et le sérieux indispensable au travail. Certains eurent des difficultés à se concentrer mais l'ambiance était bonne. Logés à la résidence, tout se passait bien le soir. A la fin de la semaine, je ramenai comme prévu le groupe à l'hôpital. A ce moment-là, le centre n'avait pas les autorisations pour garder en résidence longue durée ses pensionnaires. Ainsi, tout le temps que l'administration s'occupait de régler ces formalités, un mois ou deux, je fis les trajets de l'hôpital au centre. A chaque fois, les retours étaient difficiles, le groupe était perturbé, et ils furent soulagés de pouvoir définitivement habiter à Saint-Claud.

Bien vite, l'effectif monta à soixante-dix personnes au CAT. Certains ouvriers rentraient le soir dans leur famille, alors que d'autres étaient logés à la résidence. Progressivement, selon leur degré d'autonomie, quelques uns partiraient habiter dans des appartements disséminés dans la ville. Le travail proposé par les usines était la sous-traitance de petits assemblages d'interrupteurs électriques, de chariots de mobilité de portes et fenêtres, de casiers à huîtres, des ateliers de laverie, de repassage, de couture, des activités en espaces verts et de multiples autres travaux. De plus, des activités d'éveil ou de socialisation entrecoupaient les journées et permettaient à chacun de travailler à son rythme.

J'ai beaucoup aimé le travail que j'ai accompli avec les jeunes délinquants mais celui de ce CAT m'a apaisé. Je me trouvais en face de personnes simples, sans arrière-pensée, sans problème. Pendant vingt ans je serais à leur écoute, me consacrant corps et âme à ma mission.

Pendant mes congés, je ne restais pas oisif. Comme toujours, je partais dans les Pyrénées, au camp de vacances, ou animer les chalets familiaux de l'Association les Isgles. Puis, en 1991, le décès de l'Abbé Noir m'obligea à assurer la gestion de l'Association depuis mon domicile, à Champagne-Mouton. En effet, l'Evêché avait repris le presbytère et la salle paroissiale pour y installer un autre prêtre, nous enlevant, par la même occasion, le siège social de l'Association. Après bien des palabres, nous réussîmes à racheter la salle paroissiale. Et dix ans plus tard, grâce aux bénévoles qui la transformèrent, le siège social des Isgles retourna à Saint-Michel. Une permanence régulière y fut assurée, et je pus me libérer de la charge de Président. D'autres prirent la relève.

La salle paroissiale m'est particulièrement chère car c'était là que, dans ma jeunesse, nous y donnions des séances de cinéma, nous nous produisions sur scène pour gagner les moyens de partir en vacances. Nous étions nombreux sans argent, mais malgré tout, nous pouvions participer. Ce fut également dans cette salle que, pendant des années, nous avons stocké, trié, emballé des tonnes de cartons, de métaux et bouteilles qui servirent à financer l'achat de la maison d'Arrès en Espagne.

Dans cette salle, un lit de camp était destiné à ceux qui, de passage, auraient besoin de dormir. La porte de l'Abbé était toujours ouverte, il accueillait les sans domicile fixe, il y avait toujours de la place chez lui. Et cet accueil inconditionnel lui joua parfois des tours. Ainsi, un jour, nous l'avions trouvé ficelé sur le sol de son bureau. Tout ça pour quelques francs qu'il n'aurait sûrement pas refusé si on lui avait demandé. Il ne porta pas plainte. Une autre fois, un adolescent que j'avais emmené au camp avait repéré que nous faisions nos provisions et les rangions dans un garage. Il fit main basse sur l'ensemble, vola aussi le fourgon et fut arrêté, sur la côte, en train d'essayer de le

vendre. Là encore, l'Abbé ne porta pas plainte et le garçon put même revenir au camp de vacances.

Comment peut-on oublier des hommes comme ceux-là, toujours sur la brèche, toujours là pour nous venir en aide ? Je le revois encore lorsque, au petit matin, nous arrivions avec nos valises. Nous le trouvions perché sur un cerisier à cueillir des fruits pour notre dessert, au camp. Sitôt descendu de l'arbre, il montait sur le car, chargeait les valises et prenait le volant pour nous emmener dans les Pyrénées. Nous ne nous étions pas préoccupés de savoir que, la veille, il revenait juste d'y monter les toiles de tentes sur le terrain de notre campement. Rien n'arrête des hommes comme ça, pas même l'administration.

Ainsi, le camp de 1960 vécut un drame qui aurait pu tout faire arrêter. Quelques adolescents partirent en excursion dans la montagne, jusqu'à la frontière espagnole. Comme il était tard, ils établirent leur campement à côté de la cabane des carabiniers. Un des jeunes eut besoin de se lever pendant la nuit, il s'éclairait avec sa pile. Soudain, une rafale de mitraillette retentit, le jeune garçon reçut une balle dans le bras. Ce fut l'affolement général. Que s'était-il passé ? Un carabinier avait fait feu par réflexe. L'équipe, dont il avait assuré la relève de nuit avec ses collègues, avait oublié de les prévenir de la présence des jeunes, et avec la nuit, ils n'avaient rien vu. Le garçon fut conduit à l'hôpital, en Espagne, et il n'y aurait pas de complication pour lui, ni pour nous. Sauf que l'année suivante, l'autorisation d'organiser le camp nous fut refusée par l'administration de la Jeunesse et des Sports.

Pourquoi ? L'Abbé Noir, à cette époque directeur du camp, eut l'interdiction d'encadrer des jeunes, ainsi que le moniteur qui accompagnait alors le groupe. Devant cette arbitraire injustice, nous devons réagir. L'Abbé Noir et Léandre, alors Président des Isgles, demandèrent une audience au secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports,

Herzog, qui était alors en fonction. Ils furent reçus rapidement.

Dans le même temps, avec une équipe très performante, car il fallait agir vite, nous partîmes installer le camp malgré l'interdiction. Le secrétaire d'Etat demanda immédiatement au Préfet des Hautes-Pyrénées de se rendre sur place et de lui faire un rapport. Nous avions juste fini l'installation lorsqu'apparut un hélicoptère avec à son bord le Préfet, le Maire de Saint-Lary et l'Abbé Noir. Impressionnés par la vue qui leur était offerte, depuis les airs, de ce village de toile, ils décidèrent de signer sur le champ l'autorisation. Pendant près de vingt ans, nous ne fûmes plus jamais contrôlés, les autorisations furent acceptées sans difficulté.

Après le décès de l'Abbé, nous dûmes quitter cette magnifique vallée du Rioumajou qui nous avait accueillis pendant presque quarante ans, chassés par le classement en zone touristique. Heureusement, auparavant, l'Association avait pu acheter un terrain au dessus du village de Tramezaygues et de ses chalets sur lequel une vieille grange était implantée. Nous réparâmes la grange et nous installâmes le camp autour.

Je revois encore, premier sur le toit comme sur tous les autres chantiers que nous avons réalisés, l'Abbé Noir, en short, marteau à la main, montrant l'exemple. Comment ne pas être subjugué par de telles personnes ? Nous essayons, à notre mesure, de continuer son œuvre.

Afin de recevoir plus dignement les sans domicile fixe, l'Abbé Noir avait acheté, avec l'Association, une vieille bâtisse en ruine à Saint-Michel. Aidé de quelques volontaires, il en avait commencé la restauration. C'était devenu l'accueil du Pèlerin. Après son décès, ce bâtiment fut repris par le diocèse et changea de vocation.

Plus tard, apprenant que le comité d'Emmaüs de Ruffec voulait acheter une maison d'accueil pour les sans-abri, l'Association, afin de prolonger l'idée de l'Abbé Noir, fit un don important à ce comité d'Amis. Il prolongea ainsi la volonté d'être au service des plus démunis.

Grâce à ces camps et chalets, c'est, chaque année, des dizaines de familles et d'enfants qui peuvent, avec des moyens limités, profiter de la montagne. Me partageant entre ces deux Associations, vous comprendrez que des liens étroits nous lient et que les actions se complètent.

En 1982, je vins m'installer à Champagne-Mouton, à une dizaine de kilomètres de mon travail. Grâce à Thierry, un jeune garçon un peu désœuvré, je fis la connaissance de plusieurs de ses camarades qui, très vite, allaient se rassembler dans mon garage pour réparer vélos et mobylettes.

Ayant appris que, par le passé, j'avais formé des jeunes en mécanique et construit des kartings, ils me demandèrent de renouveler l'expérience.

Ils devinrent vite accros et se lancèrent dans l'étude de plans, dans la découpe du métal, la soudure et la peinture... Une petite voiture fut mise en pièces pour récupérer divers éléments ; un voisin garagiste nous offrit un moteur de moto pour remplacer les moteurs de vélo solex et mobylettes qui s'avérèrent manquer de performance lors des premiers tests.

Certains weekends, nous partions avec les mobylettes camper, ou faire les fous, avec les kartings dans les bois ou les carrières des environs. Au fil du temps, les voitures viendraient remplacer les mobylettes pour être remises en état dans mon garage. Les petites amies, parfois, avaient elles aussi, les mains dans le cambouis.

Après leurs années d'apprentissage, officiel cette fois-ci, les jeunes se dispersèrent. Mais nous avons le plaisir de nous retrouver chaque décennie, et cette année, nous avons fêté leurs cinquante ans dans le garage de Thierry qui est devenu un excellent mécanicien.

Ma propre formation en mécanique m'avait beaucoup plu mais l'utilisation mercantile m'avait dérouté et m'en avait dégoûté. Je suis heureux malgré tout d'en avoir fait profiter les jeunes.

En 1992, je découvris une enseigne à Ruffec qui m'interpella : *Comité d'amis d'Emmaüs*. Un petit groupe de personnes avait créé un lieu de collecte pour venir en aide à la Communauté d'Emmaüs de la Couronne. Elle vendait sur place le fruit de leur collecte. J'avais encore le souvenir des Comités mis en place dans les années 71-72 et je me réjouis de voir que la graine semée alors, avait germé.

Je pris contact avec ce Comité qui m'accueillit avec plaisir. Très vite, on me demanda de prendre des responsabilités. Les lieux étaient vétustes et totalement inadaptés. J'allais mettre toute mon énergie dans l'achat et la transformation d'un nouveau bâtiment en créant un chantier d'insertion de plus d'une année, et donner ainsi une nouvelle impulsion à ce jeune Comité d'amis. Ce fut, pour tous, l'occasion de voir la force du mouvement Emmaüs et d'en connaître la solidarité. Grâce à un appel, vingt-et-un groupes nous apportèrent leur soutien financier, soit en prêt, soit en don. Un local proche fut susceptible de nous convenir. Et un grand chantier commença. Une équipe, sous contrat aidé, transforma du sol au plafond un bâtiment vétuste en un lieu de vie acceptable. Merci à eux tous.

Je remercie aussi Jeanine, instigatrice de ce Comité d'amis et de ce projet d'installation à Ruffec, et qui, hélas, n'en aura pas vu la réalisation. Elle décéda avant sa mise en œuvre. Merci aussi à Francette et à toute l'équipe qui me poussa à prendre le relais et à apporter mon expérience.

En prenant notre autonomie vis-à-vis de la Communauté de La Couronne, nous nous tournâmes vers l'aide aux plus démunis du secteur – aide matérielle ou financière au niveau local mais aussi au niveau international. En effet, nous élargîmes très rapidement nos rapports avec les autres Comités dans de précieuses rencontres et

échanges où chacun mesura la valeur de ce mouvement et de son engagement. Je garde le souvenir de nos discussions avec l'Abbé Pierre qui nous disait son souci de rassembler tellement de bonnes volontés et de savoir les canaliser. Il y a tellement de richesses en chacun qui ne peuvent que servir au bonheur de tous.

Les plus pauvres n'étant pas souvent ceux qui demandent, nous essayâmes de voir où étaient les besoins. Ainsi, après la tempête de 1999 qui avait provoqué tant de dégâts, nous aiderions des familles sans assurance ou nous empêcherions des expulsions. De même, pour nous ouvrir au monde et répondre aux divers appels, le Comité soutint une jeune Association de Saint-Claud tournée vers les rencontres internationales et notamment vers l'Ukraine et les jeunes déplacés par l'explosion radioactive de Tchernobyl. J'y retrouvai alors, avec un réel plaisir, un des enfants du foyer Leclerc Chauvin où j'étais entré éducateur. Il était le Président de cette Association.

Quelques jeunes Ukrainiens purent venir en vacances en France où ils furent notamment pris en charge par l'Association Les Isgles, dans le cadre de leur camp de vacances dans les Pyrénées.

Puis, toujours prêt à favoriser les échanges, le Comité soutint une Association de Roumazières, dont les jeunes s'étaient cotisés pour réparer des vélos et les envoyer en Afrique aux correspondants de la ville jumelée avec leur commune. Ce fut ensuite, l'Association Des ambulances pour le Burkina Faso, qui fit appel à nous pour l'aider à acheminer des ambulances dans les conteneurs qu'Emmaüs envoyait en Afrique. L'Association achetait les véhicules que le lycée professionnel de Soyaux, élèves et professeurs, remettait en état, et l'expédition était partagée avec Emmaüs. Cinq ambulances purent remplacer la mobylette que des infirmiers utilisaient pour transporter, parfois sur des centaines de kilomètres, leurs blessés. Vous imaginez d'ici leur état à l'arrivée.

Nous avons jugé important de donner un coup de pouce à ces Associations pour les encourager et leur permettre de finaliser leur projet. Apprendre à la jeunesse à se comprendre pour s'aimer au-delà des frontières fut longtemps un combat de l'Abbé Pierre.

Un soir, en quittant le local de Ruffec sous une pluie battante, je rencontrai un couple qui venait d'être expulsé d'un squat, en face de la gare. Je l'amenai chez moi, dans la maison où je vivais avec mon père. Ces jeunes gens allaient pouvoir dormir à l'abri ce soir-là et j'étais rassuré. Au matin, mon père me fit savoir qu'il ne pouvait accepter cette situation et qu'il me fallait trouver rapidement une solution.

A l'étage du local d'Emmaüs que nous avons acheté, était resté en l'état un ancien logement complètement vandalisé que le gel et les fuites d'eau avaient achevé. Je décidai immédiatement de le réhabiliter pour y loger ces jeunes gens. Ce fut le premier logement d'urgence. Par la suite, grâce à un chantier d'insertion et l'emploi d'un tuteur et de neuf personnes, il fut entièrement rénové. Depuis 1990, de nombreuses familles y habitèrent quelques mois en attendant une solution pérenne. Grâce à ce dispositif géré par le 115, nous pûmes recevoir, à ce jour, entre autres, quatre familles en attente de régularisation qui sont maintenant installées en Charente avec travail et papier officiels.

Cette situation précaire, au départ, nous fit prendre conscience de la nécessité d'un accueil d'urgence et que des solutions sont toujours possibles.

Un deuxième logement vit le jour lors de l'achat de la maison mitoyenne, avec l'aide de l'Association Les Isgles dont j'ai déjà beaucoup parlé. Toutes ces restaurations furent effectuées dans un souci constant d'économie et de respect du matériel donné à Emmaüs. Les démolitions furent réalisées selon le principe de récupération et réemploi cher à notre Association. Et cela fut très apprécié par ces ouvriers pauvres mais conscients de la valeur des choses. Ils en furent très fiers.

Notre groupe fut toujours soucieux de répondre aux appels d'urgence – grâce aux dons faits à Emmaüs, les sommes prêtées furent remboursées aux autres Comités, et surtout, chaque année, les familles en difficultés furent aidées – versement d'une somme pour éviter les expulsions ou la vente des biens de la famille – versement pour garder l'électricité, l'eau, etc. Il n'était pas rare de finir les comptes de fin d'année à zéro.

Pourtant, nous ne voulions pas limiter notre solidarité au plan local. J'avais trop démontré l'importance du partage avec ceux qui avaient encore moins, ceux notamment que j'avais connus au Japon, en Corée, et tous ceux qui, de par le monde, ont besoin de notre aide.

De nombreuses initiatives sont nées : lancement de l'idée et création de l'Association Eider, épicerie sociale et itinérante ; aide à la mobilité, bons d'essence, prêt de mobylettes puis de voiture sans permis en partenariat avec l'Association Eau vive pour le creusement de puits au Mali. Et surtout, l'emploi de salariés en recherche de travail stable, durable ou précaire mais qui redonne goût à la vie, pour soi et sa famille. Nous fûmes obligés de passer par des contrats aidés avant de proposer des emplois durables.

Le travail des bénévoles est cependant indispensable, chacun donne beaucoup de temps et parfois des moyens pour que vive cette Association.

La récupération, la remise en état, la revente des objets permettent de faire vivre cette petite entreprise d'une dizaine de salariés et d'une vingtaine de bénévoles. La population est impliquée dans cet élan de solidarité en ne jetant plus, mais en donnant, puis en réemployant des milliers de choses rachetées. C'est un cercle vertueux que l'Abbé Pierre était loin de prévoir mais qu'il a ennobli avec ses Compagnons.

C'est ce que je m'évertue à poursuivre. Je n'ai plus les moyens physiques mais je continue à réparer tout ce que je peux. Ainsi, je suis persuadé d'apporter mon humble participation à une œuvre utile et de rendre service aux plus démunis en restant le lien entre celui qui donne et celui qui reçoit, dans le plus grand respect de l'un comme de l'autre.

Voici résumés en quelques lignes soixante-dix sept ans de vie. Ce fut pour moi beaucoup de bonheur. Grâce à des amis extraordinaires, j'aurai vécu des moments forts. Et je ne les en remercierai jamais assez.

J'ai rencontré beaucoup de jeunes auxquels j'aurais voulu apporter ce bonheur qui leur a souvent manqué dans leur enfance, avoir des parents parfois pauvres mais aimants. Je ne suis pas sûr d'avoir été à la hauteur de la tâche et je le regrette sincèrement.

Emmaüs Ruffec, quant à lui, s'est rajeuni et c'est bien ainsi. Puisse-t-il garder l'esprit des origines pour que soient toujours servis les plus souffrants ? J'ai confiance dans leur esprit d'initiative. Je serai heureux si ce simple témoignage les aide à comprendre qu'on ne peut être heureux quand, autour de soi, d'autres souffrent et que l'on ne fait rien pour les aider.

Annexes

- pour que
de tous les visages
du monde
l'horrible peur
puisse enfin
s'enfuir
- pour que
sur tous les visages
du monde
la joie d'aimer
- rencontre
de l'éternel -
puisse enfin
renaître
- du fond du cœur
merci !

Abbi Pierre
+



Servir premiers les plus souffrants toute paix est là les chiffonniers d'EMMAÛS

Dans leurs poches vides
ils n'ont que leurs mains
mais ils les tendent
non dans un geste timide de demande,
mais dans un appel
à la solidarité
de tous les hommes de bonne volonté

Lorsqu'on demande à l'ABBE
PIERRE :

« De quand date votre vocation à servir le plus souffrant ? », il vous répondra : « Laissons cela et parlons plutôt de ce qui m'est arrivé ». Que lui est-il donc arrivé ?

En 1949, l'Abbé Pierre, membre de la Résistance et député, était « un privilégié trouvant insupportable d'être heureux sans les autres ». C'est cette année-là qu'un jour, un ancien bagnard, désespéré, ayant raté son suicide, frappa à la porte de son Auberge Internationale de Jeunesse à Neuilly-Plaisance. C'est ce jour-là sans doute que naquit la première communauté d'Emmaüs.

Lors d'une réunion d'information, il fallait entendre Jules, compagnon d'Emmaüs depuis 23 ans, et responsable de la communauté itinérante qui s'est installée cet automne pour un an dans notre région, commenter

les diapositives qui retracent non seulement l'historique du mouvement, mais le travail accompli durant les vingt-cinq dernières années. A ce premier homme venu frapper à la porte de l'Abbé Pierre succéda une famille de cinq personnes qu'il fallait loger dans la chapelle pendant que s'achevait la première construction entreprise. Celle-ci fut suivie d'autres, mais le nombre de ceux qui demandaient asile grossissait sans cesse. On ne pouvait plus continuer ainsi. C'est alors qu'un camarade chiffonnier suggéra d'aller ramasser dans les poubelles papiers et chiffons. Ce fut le début des « Chiffonniers d'Emmaüs » qui, depuis, avec ce que nous jetons, nourrissent ceux qui ont faim, suscitent hôpitaux et écoles, redonnent à ceux qui pensent avoir tout perdu, une raison de vivre et d'espérer. Une nouvelle communauté, « la Réserve », fut créée où l'on vendit le bric-à-brac qu'on avait pu récupérer et remettre en état.

Puis, ce fut le tour de « la Pépinière », communauté de bâtisseurs.

Depuis, ils ont essaimé un peu partout, non seulement en France,

- à Cherbourg où fut créé le premier foyer pour les handicapés physiques (Montebourg),

- à Caen où ils s'associèrent à la lutte contre l'alcoolisme en créant des maisons de postcure,

- au Havre où ce fut un foyer pour les mongoliens et les débiles profonds...

Mais aussi dans le monde entier : après l'Asie, ce fut l'Afrique, l'Amérique du Sud. Au total une cinquantaine de communautés en France, et autant à travers le monde, certaines itinérantes, comme celle qui est actuellement à Toulouse, la plupart sédentaires.

Qui sont ces hommes, ces chiffonniers d'Emmaüs ? Ce sont d'abord des hommes ayant souffert, ayant souvent été rejetés par la société, très pauvres, abstinents de toutes boissons alcoolisées, travailleurs, loyaux, honnêtes et pacifiques, - comme l'exige leur règle - ayant retrouvé bonheur, espoir et fierté de se mettre au service du plus pauvre, du plus déshérité, du plus malheureux. Ils n'ont rien et travaillent huit à dix heures par jour pour donner, pour soulager un peu de la souffrance humaine, pour combattre par l'amour ceux qui abusent du pouvoir.

Utopie ! disent certains, mais la réalité donne tort à ceux qui n'y croyaient pas. Durant l'hiver 1954, faute de logement convenable ou faute de logement tout court, des familles entières connurent la dé-

tesse, des hommes moururent dans la rue.

L'Abbé Pierre fit bâtir cent premiers logements dans l'illégalité : au lieu du traditionnel permis de construire, il fit afficher « permis de vivre », et demanda au Parlement que sur le budget global assigné à la construction, un milliard d'anciens francs soit attribué immédiatement pour des cités d'urgence, procédure qu'on adopte en général en cas de catastrophe.

L'amendement fut renvoyé à plus tard, et à ce moment-là même, un bébé mourut de froid dans un ancien autobus qui servait de logement provisoire à une famille. D'où lettre ouverte au ministre, qui avait demandé que l'amendement fût repoussé, pour l'inviter à venir assister à l'enterrement.

D'où appel à la radio, appel qui eut un impact extraordinaire. Le Parlement, en vacances, fut réuni d'urgence et vota un crédit de dix milliards d'anciens francs ! Sur cet argent 1200 logements autour de Paris furent bâtis par la HLM d'Emmaüs, et 10000 furent distribués aux communes à travers la France. Ainsi naquirent les « cités Abbé Pierre ». A ce sujet, il faut préciser que si certaines municipalités ont veillé à ce que les constructions soient correctes, d'autres y ont mis si peu de leur (mauvais terrains, constructions légères, aucun entretien ultérieur) que certains de ces logements sont devenus rapidement de véritables bidonvilles, alors que dans bien d'autres communes ils ont pleinement joué leur rôle pendant vingt ans et plus.

... A Beauvais, dans l'Oise, existait un hôpital psychiatrique ; mais rien n'avait été prévu pour certains enfants gravement handicapés, d'où la nécessité de les admettre pour leur vie durant parmi les aliénés. Après un an de travail, la communauté d'Emmaüs put, avec les trente millions gagnés, acheter un terrain et faire établir les plans d'un institut pouvant accueillir soixante enfants grabataires. C'est ce que l'Abbé Pierre appelle avec humour « un cadeau empoisonné » car, chaque fois, ceux qui en bénéficient doivent continuer l'apport entrepris pour compléter la somme nécessaire à l'achèvement du projet. A Beauvais, les cent cinquante millions supplémentaires furent trouvés grâce à la solidarité de tous et à la prise de conscience qui s'était faite.

Les communautés d'Emmaüs sont ouvertes à tous, on y trouve des athées et des croyants. Elles sont apolitiques, et de ce fait s'y rencontrent, quels que soient leurs partis, tous ceux qui cherchent les meilleurs moyens de bâtir ensemble une société plus humaine, une société où

il n'y ait plus d'assistés mais des hommes « debout » qui puissent vivre dignement du fruit de leur travail. Tout seul on ne peut rien, tous ensemble oui.

Une équipe de vingt-cinq à trente hommes a commencé son travail dans la région toulousaine. Tôt ou tard elle viendra frapper à vos portes mais dès maintenant vous pouvez vous préparer à les accueillir :

- gardez les journaux, les cartons, les vêtements usagés ou non, la ferraille, les vieux objets, les meubles, bibelots...

- parlez-en autour de vous... pensez aux centaines de milliers d'êtres humains qui meurent de faim dans le monde et que vous pouvez aider en ne jetant plus, en ne gaspillant plus, et en vous préparant à remplir vos devoirs de citoyens, de votre pays et du monde, pour que la terre entière progresse vers la paix en réalisant un juste partage dans la joie d'aimer.

« La seule vraie joie sur terre est dans la joie du service du bonheur de tous ».

Un monde gouverné en fonction du plaisir des heureux, et non de la délivrance de ceux qui souffrent injustement, est voué nécessairement à la haine...

- Devant toute humaine souffrance, selon que tu le peux, emploie-toi non seulement à la soulager sans retard, mais encore à détruire ses causes,
- Nul n'est, sérieusement, ni bon, ni juste, ni vrai, tant qu'il n'est résolu, selon ses moyens, à se consacrer, d'un cœur égal, de tout son être, à l'une comme à l'autre de ces deux tâches. Elles ne peuvent se séparer sans se renier.

L'unique fondement sûr de l'intelligence, pour l'homme d'action, est la participation à la peine de ceux qui souffrent et qui désespèrent...

Extraits d'une « Règle de vie des Compagnons d'Emmaüs ».

Manifeste universel du mouvement Emmaüs

Préambule

Notre nom EMMAÛS est celui d'une localité de Palestine où des désespérés retrouvèrent l'espérance. Ce nom évoque pour tous, croyants ou non croyants, notre commune conviction que seul l'amour peut nous lier et nous faire avancer ensemble.

Le mouvement EMMAÛS est né en novembre 1949 par la rencontre :

- d'hommes ayant pris conscience de leur situation privilégiée et de leurs responsabilités sociales devant l'injustice, et

- d'hommes qui ne possédaient plus de raison de vivre, les uns et les autres décidant d'unir leurs volontés et leurs actes pour s'entraider et secourir ceux qui souffrent, dans la conviction que c'est en devenant sauveur des autres que l'on se sauve soi-même.

Pour ce faire, des communautés se sont constituées qui travaillent pour vivre et donner.

En outre se sont formés des groupes d'amis et de volontaires qui luttent sur les plans civique et privé.

1. Notre loi est celle de laquelle dépend, pour l'humanité entière, toute vie digne d'être vécue, toute vraie paix et joie de chaque personne et de chaque société :

«Servir avant soi qui est moins heureux que soi».

«Servir premier le plus souffrant».

2. Notre certitude est que le respect de cette loi doit animer toute recherche de justice et donc de paix entre les hommes.

3. Notre but est d'agir pour que chaque homme, chaque société, chaque nation

puisse vivre, s'affirmer et s'accomplir dans l'échange et le partage, ainsi que dans une égale dignité.

4. Notre méthode consiste à créer, soutenir, animer des milieux dans lesquels tous, se sentant libres et respectés, puissent répondre à leurs propres besoins et s'entraider.

5. Notre premier moyen partout où cela est possible, est le travail de récupération qui permet de redonner valeur à tout objet et de multiplier les possibilités d'action d'urgence au secours des plus souffrants.

6. Tous autres moyens réalisant l'éveil des consciences et le défi doivent aussi être employés pour servir et faire servir premier les plus souffrants, dans un partage de leurs peines et de leurs luttes privées ou civiques, jusqu'à la destruction des causes de chaque misère.

7. Notre liberté Emmaüs n'est subordonnée, dans l'accomplissement de sa tâche, à aucun autre idéal que celui exprimé dans le présent Manifeste, et à aucune autre autorité que celle constituée en son sein selon ses propres règles d'organisation. Il agit en conformité avec la Déclaration des droits de l'Homme, adoptée par les Nations Unies, et les lois justes de chaque société, de chaque nation, sans distinction politique, raciale, linguistique, spirituelle ou autre. Rien d'autre ne peut être requis de quiconque désirant participer à notre action que l'acceptation du contenu du présent Manifeste.

8. Nos membres : Le présent Manifeste constitue le fondement simple et précis du mouvement Emmaüs. Il doit être adopté et appliqué par chaque groupe désirant en être un membre actif.

Robert VALLADE



« Gyo Kokai »
- La lumière du matin -

Robert VALLADE est né à Hiesse, petit village de Charente-Limousine, le 26 avril 1914. Second fils d'une famille de 3 garçons, il connaît une petite enfance heureuse au sein d'une famille unie et aimante jusqu'à l'âge de 10 ans où son père, Jean, décède des suites de la guerre 1914-1918.

Il a appris à lire à la petite école des sœurs de Pressac (Vienne) où résident ses grands-parents maternels. De retour à Hiesse, l'instituteur local, considérant qu'il n'avait pas l'âge de savoir lire, le remet directement dans la petite classe où il passe le plus clair de son temps à tracer des bâtons... et à s'ennuyer. Dans la cour de récréation, il montre très tôt ses qualités humaines, soutenant les « petits » contre l'agressivité des plus grands.

Après la mort de son père, sa maman, Madame VALLADE, ouvre une petite épicerie à Hiesse et bénéficie, pour l'éducation de ses 3 fils, du soutien énergique et sans faille du curé du village, le père Eugène TISSIER. C'est tout d'abord auprès de lui que Robert VALLADE commencera à entendre l'Appel de Dieu. Sur son conseil, il est envoyé dès son entrée en 6^{ème} au Petit Séminaire de Richemont. Il y restera jusqu'en seconde. Robert VALLADE confiera beaucoup plus tard, que si ces années lui ont paru parfois dures –il ne rentrait que très rarement à Hiesse, compte tenu de l'éloignement et des frais liés au trajet-, elles ont été aussi pour lui l'occasion de renforcer sa vocation. Il voyait, en effet, chaque matin, le portrait de Saint Pierre Aumaître, accroché dans le hall de l'établissement, et se disait, qu'un jour... lui aussi... il partirait...

Ses années de second cycle vont se dérouler sans encombre au lycée Saint Paul d'Angoulême ; il y cohabitera avec certain Président de la République. Sa vocation de ne cessera alors de s'approfondir, conservant toujours cette arrière-pensée « Partir-Asie-Partir... »

Un nouveau drame atteint le foyer familial puisque, Georges, l'aîné de la famille meurt à son tour à l'âge de 22 ans ; seul, le plus jeune des 3 garçons, René, restera auprès de sa mère, Maria.

Robert est ordonné prêtre en 1939. Il a alors 25 ans et c'est bien sûr dans la petite église de son baptême, Saint Liphard de Hiesse, qu'il célébrera sa première messe.

Vont suivre 10 années de ministère charentais : Vicaire à la Paroisse de L'Houmeau à Angoulême, puis Vicaire à Cognac. Il y fera de nombreux amis.

Toujours tenaillé par un ardent désir de servir Dieu et d'annoncer l'Evangile dans ces lointaines contrées d'Asie qui l'attirent depuis si longtemps, il se rapproche de la Société des Missions Etrangères de Paris. On le trouve déjà bien « vieux » pour partir en Mission, compte tenu des difficultés de tous ordres qui sont à redouter : Climat, apprentissage des langues orientales, maladies... Il n'empêche... tenace à l'extrême et sûr de

savoir ce qu'il veut, il poursuit... et obtient, enfin, en 1948, une autorisation de départ pour 1950.

Il est alors nommé, pour un an, Curé de Saint Laurent-de-Céris. Son, pourtant bref, passage laissera un souvenir impérissable, encore très vivace aujourd'hui, soit plus de 59 ans après ! Il rejoint ensuite la rue du Bac à Paris pour une année de formation avant le grand départ « définitif » mais tant attendu... pour le Japon.

Octobre 1950 : Après une messe de départ très émouvante en compagnie d'une vingtaine de jeunes missionnaires en partance pour l'Asie, il s'embarque à Marseille sur le navire bien nommé « La Marseillaise ». C'est un voyage sans retour : à cette époque, aucun missionnaire ne revenait jamais, c'était la règle absolue. Le voyage a duré 2 mois et une fois arrivé dans l'Océan Indien, le bateau égrène à chaque escale 1 ou 2 jeunes missionnaires arrivés à destination : Madagascar d'abord puis l'Inde, l'Indochine, la Thaïlande, l'Indonésie, Hong-Kong, Macao, les Philippines... Robert VALLADE reste parmi les tout derniers et débarque enfin (il souffre depuis le départ d'un violent « mal de mer » !); seuls demeurent encore à bord les jeunes appelés en Corée du Sud.

Robert a laissé en France son jeune frère, René (leur maman est décédée en avril 1950, quelques mois seulement avant l'Adieu) heureusement entouré d'une belle, nombreuse et chaleureuse famille.

A son arrivée, le plus urgent reste l'apprentissage de la langue japonaise. Deux ans seront nécessaires au Séminaire de Chu-Ku Gawa. Il rejoint ensuite une paroisse de Kobé mais là n'est pas sa véritable Mission. Volontaire (et aussi un peu « rebelle ») il souhaite très vite vivre et annoncer l'Evangile au contact direct des pauvres qui foisonnent au Japon en cette terrible période de l'après-guerre.

Il a entendu parler de l'exemple d'un jeune prêtre, très actif en France, qui s'est porté avec dynamisme au service des plus démunis ; on le surnomme l'Abbé PIERRE et son mouvement EMMAÛS. S'inspirant à sa façon de ce qui a été vécu en France, Robert VALLADE va devenir chiffonnier parmi les chiffonniers de la ville de KOBE, très affaiblie à cette époque ; c'est la classe la plus pauvre et la plus rejetée au Japon.

Partout, à Kobé et dans les environs, on le verra poussant la « charrette » de chiffonnier, muni d'un crochet pour fouiller les poubelles, arpenter les rues et ruelles de la ville. Tout ce qui peut être récupéré ou vendu est bon à prendre ; un petit atelier est monté pour les réparations, un lieu de stockage est trouvé pour entreposer les « balles » de carton, de papier, de chiffons...

Peu à peu, l'idée grandit ; les amis, étrangers résidant au Japon et japonais eux-mêmes, et les aides affluent... les pauvres aussi ! Un local, au cœur de Kobé est acheté ; l'endroit s'appellera GYOKOKAI (Lumière du Matin) ; le petit groupe rejoint EMMAÛS ; EMMAÛS ASIE est alors fondé.

D'autres initiatives suivront : garderies d'enfants défavorisés, hôpital pour personnes dépendantes, âgées et sans ressources à Mino. Le rayonnement du Centre EMMAÛS de Kobé ne cesse de s'étendre ; non seulement aux autres villes du Japon (et notamment Tokyo) mais aussi en Corée, Thaïlande, Philippines, puis Laos, Vietnam, Cambodge...

En 1964, soit 14 ans après son départ, Robert VALLADE revient pour la première fois en France (les voyages se font par avion, les règles se sont assouplies : un voyage tous les 7 ans est autorisé). Il reviendra encore plusieurs fois jusqu'en 1997, toujours très sollicité par famille et amis. Il fera en outre de nombreux voyages, sillonnant d'abord l'Asie mais aussi le monde entier pour participer aux congrès rassemblant les différentes communautés EMMAÛS de la planète. Il poursuit infatigablement son objectif : SOULAGER LA MISERE EN « SERVANT PREMIER LE PLUS SOUFFRANT ».

Les différents épisodes de cette vie bien remplie et particulièrement mouvementée ont pourtant été émaillés de bien des épreuves : grave accident de moto au Japon, malaria dans les camps de réfugiés au Laos (sauvé « in extremis » par un couple de français à Bangkok), très grave accident dans les rues de Bangkok le laissant inconnu (il ne se déplace que sans bagage et souvent aussi sans papier !) et dans le coma pendant de nombreuses semaines à l'hôpital et enfin le terrible tremblement de terre de Kobé, dont il a réchappé par hasard (il est resté incarcéré dans la cour des locaux d'EMMAÛS cernés par les flammes du gigantesque incendie qui a ravagé tout son quartier mais dont il est sorti indemne plusieurs jours plus tard ...)

Il a reçu trois récompenses de la République Française : Nommé Chevalier de l'Ordre du Mérite en 1966, il a ensuite reçu le titre de CHEVALIER de la Légion d'Honneur en 1975; en 1997, il a été nommé OFFICIER de la Légion d'Honneur.

Distingué, en outre, par les autorités japonaises, il a été décoré de l'Ordre de l'Empereur en 1984.

55 ans après son arrivée, Robert VALLADE continue, mais tout doucement ; il ne se déplace plus guère qu'à l'intérieur du Japon. A 91 ans, il devenu le plus âgé des prêtres français résidant au Japon...

Déclinant de jour en jour, Robert VALLADE s'est éteint le 17 février 2009, rejoignant enfin Celui qu'il a toujours voulu servir premier...

18 février 2009,

Anne-Marie RIMBEAU

Décembre 2016

Réédition illustrée de photographies de C. Rodrigues
janvier 2019